

## Françoise de Luca, Guillaume Corbeil

David Clerson

Numéro 132, hiver 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37063ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Clerson, D. (2008). Compte rendu de [Françoise de Luca, Guillaume Corbeil]. *Lettres québécoises*, (132), 35–35.



☆☆☆ 1/2

Françoise de Luca, *Vingt-quatre mille baisers*,  
Montréal, Marchand de feuilles, 2008, 104 p., 15,95 \$.

## L'amour de l'autre ; l'amour de l'œuvre

Dans *Vingt-quatre mille baisers*, le sentiment amoureux est associé à la langue et au lieu.

Les nouvelles de Françoise de Luca parlent de l'amour qui naît, grandit et s'évapore, de la montée du désir, de la passion qui s'apaise puis s'évanouit, de l'effet du temps sur le sentiment amoureux, des formes qu'il prend à l'adolescence comme au seuil de la vie.

La prose de Françoise de Luca est empreinte de nostalgie. Les narrateurs de *Vingt-quatre mille baisers* se souviennent. Ils racontent, au passé, l'amour qui était sans se complaire dans son évocation. Le sentiment amoureux est ici comparé à l'admiration des narrateurs pour des auteurs les ayant marqués (René Char, Marguerite Duras), mais aussi au rapport intense qu'ils entretiennent avec leurs œuvres. Les narrateurs de Françoise de Luca racontent effectivement comment des livres qui les ont profondément touchés parviennent à guider leurs choix et à modeler leurs vies, mais ils disent aussi comment la réalité peut les amener là où ils ne croyaient pas aller. La narratrice de « India Song » se rend ainsi au Viêt Nam sur les traces de Marguerite Duras qui a marqué sa vie. Son rapport au lieu est modelé par la lecture de *L'Amant*, mais la vie la surprend. Elle cesse de marcher sur les traces de Duras, elle est prise de court par le Viêt Nam. Ici la langue (l'œuvre de Marguerite Duras), le lieu (le Viêt Nam) et l'amour (la passion de la narratrice pour Duras) sont étroitement liés.



FRANÇOISE DE LUCA

Les neuf nouvelles qui composent le recueil de Françoise de Luca sont rédigées d'une prose sobre, fluide et précise. Son écriture est très imagée. Elle exprime le sentiment amoureux à l'aide de nombreuses métaphores tout en évitant de tomber dans les clichés de l'écriture sentimentale à grand déploiement. *Vingt-quatre mille baisers* est un livre qui ne bouscule pas, qui ne prend pas son lecteur au dépourvu, mais qui dit bien ce qu'il a à dire.



FRANÇOISE DE LUCA  
*Vingt-quatre mille  
baisers*



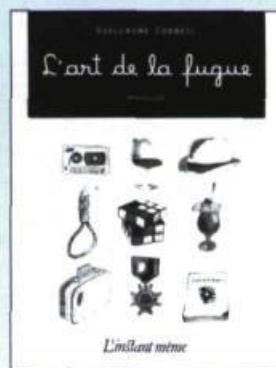
☆☆☆ 1/2

Guillaume Corbeil, *L'art de la fugue*,  
Québec, L'instant même, 2008, 148 p., 20 \$.

## Contre la vérité ; pour le mensonge

Ce premier livre de l'auteur se démarque autant dans le champ de l'écriture de la nouvelle que dans celui de l'écriture fictionnelle au Québec.

Il s'agit d'un recueil de six nouvelles, d'un ensemble cohérent tissé de nombreux liens, d'un projet littéraire ambitieux dont les fondements sont exposés dans le prologue et l'épilogue du livre. Ces textes s'inscrivent clairement contre l'autofiction. Ils rejettent l'idée de l'écriture du vrai, considérant plutôt l'écriture comme un acte de mensonge devant amener le sujet écrivant hors de lui. La fiction est considérée comme fondatrice. Nous avons besoin de nous leurrer, de feindre, de nous raconter des histoires pour rendre le monde habitable, sans quoi le sentiment de l'absurde et de l'atrocité de l'existence prend le dessus et étouffe. L'art de la fugue — qui est ici celui de l'écriture — ne consiste pas à fuir les tracas du quotidien, mais à aller ailleurs, à se détacher de soi pour construire un espace fictif, mais habitable.



Cette posture littéraire, chez Guillaume Corbeil, s'approche parfois de l'exploration métaphysique alors que ses personnages font face à des lieux qui n'existent pas ou à l'immensité de la mer — ici associée à la mort — que l'homme confine à l'espace d'un aquarium pour tenter de l'apprivoiser. La fiction (l'écriture, le mensonge, le leurre) permet de rendre acceptables le caractère parfois abyssal de l'existence, ses énigmes insondables : la mort, le passage du temps, l'immensité de l'univers. La vie est un théâtre. On feint de croire au réel pour parvenir à l'accepter.

L'action des six nouvelles de *L'art de la fugue* se situe dans des univers où tout semble possible. Ce sont des espaces de liberté : un homme passe mille deux cents mois, dans un scaphandre, au fond des mers, un autre vomit dans l'océan jusqu'à se vider, en quelque sorte, de lui-même et à devenir minuscule, comme un Lilliputien, une femme apprend la mort de son fils dont elle ignorait l'existence, etc. Cette grande liberté de propos entraîne parfois certains dérapages. Le narrateur s'égare dans des digressions et, en évitant le dialogue, suscite à certains moments la lassitude dans des textes trop longs qui auraient gagné à être resserrés. Il reste que Guillaume Corbeil a une voix qui lui est propre, à mille lieues de l'écriture de l'intime et de ces innombrables recueils de nouvelles qui tentent de faire ressentir, à petites doses, un certain mal de vivre. Le texte « Elles détestaient Madrid » justifie à lui seul la lecture du recueil. Une série de récits entrelacés répétant habilement formules et motifs s'y conjuguent. La narration se tord sur elle-même pour parvenir à prendre le lecteur par le revers et le surprendre en évitant la formule de la nouvelle à chute. L'ensemble est singulier et audacieux.